

dant tous, et je paye à la ville ce qu'ils me coûtent ; c'est énorme ! c'est énorme !²⁵

Ferdinand pleura plus fort et tordit ses manchettes. « Eh bien ! quittance ! quittance ! grand père, résumèrent toutes les voix ensemble.

— Quand on saura cette violation à mes mœurs, tous les autres locataires aussi viendront me demander quittance.

— Non, mon père, on ne le croira pas, dit un de ses fils pour le consoler. — Non, monsieur Duhein, personne ne le croira, appuyèrent obligamment les convives.

— Ah ! vous ne connaissez pas ces scélérats de pauvres. Mais vous avez raison de dire que c'est un grand jour, gémit l'avare après avoir écrit et signé comme s'il laissait tomber dix ans de sa vie sur le papier.

— Ouf ! par saint Nicolas, mon patron, quel tyran je me suis donné là pour associé !²⁶

Ferdinand ne perdit pas la tête : il sortit quittance en main, criant : « Je vais revenir danser avec la compagnie. »

Grenade le carillonneur, grand comme Goliath, sifflant comme une allouette, sifflait déjà dans le vestibule et voulut retenir l'enfant entre ses hautes jambes. Raoul, accordant son violon, servit aussi d'obstacle à le laisser passer ; Ferdinand les bouscula vigoureusement contre le mur.

« Buvez sans moi, leur dit-il comme ivre de joie ; buvez ! grand-père à du bonheur et du vin pour tout le monde, entrez ! »

Voilà ce qui venait de se passer chez Ferdinand, que la famille du peintre reconduisit à travers la rue avec toutes les bénédictions qu'il méritait.

« Adieu, Agnès !

— Adieu, Ferdinand ! » s'étaient crié les innocents charmés l'un de l'autre.

On dansa longtemps encore après la cloche des loups. Grenade ne siffla jamais mieux ; le violon de Raoul fit des prodiges d'harmonie. Grand-père fut embrassé tant de fois et de si bon cœur par son petit despote, qu'il remit sa tristesse à une autre fois.

DIEU EST PARTOUT.

Du côté pauvre de la rue, la grand-mère avait dit : « Maintenant, mes enfants, louons Dieu ! nous dînerons cette fois à l'heure où dine le riche, et nous le bénirons ; grâce à l'énergie du loyal enfant qui vient de faire un homme humain d'un avare, nous dînerons chaudement en paix, sans craindre les huissiers ni la geôle ; allons, tous mes aimés, suivez-moi ! » Et l'on suivit cette mère dont le front rayonnait. Néanmoins, chacun se demandait en soi-même : « Avec quoi dînerons-nous, puisque le pain et le feu manquent dans la maison ? » Cependant, on allait, parce que la confiance environnait l'aïeule, et que deux bougies allumées étaient de bon augure. L'oncle Jean portait Agnès en triomphe dans ses bras, et voilà que la chambre rouge, fermée à clef durant le jour, s'ouvrit toute grande : le feu pétillait clair et gai dans la cheminée ; sept couverts animaient la table ; le vin blanc, le vin rouge et le vin rosé brillaient dans trois flocons effilés que l'on appelle, en Flandre, des religieuses ; un cochon de lait fumait encore au milieu des salades fleuries avec d'autres mets choisis pour les enfants, et Just fit un entrechat !

Agnès, déposée au haut bout de la table, à côté de sa grand-mère, et apprise par elle, répéta de sa voix frêle : « O mon père ! ô ma mère ! ô tous ! je vous bénis. . . Puis-je bénir Ferdinand ? dit-elle en s'interrompant avec vivacité. — Oui, oui, oui, répondit-on de partout ; vive Ferdinand et vive l'innocence ! »

Il fut facile de deviner que l'oncle Jean était l'ordonnateur du festin, des lumières et du grand feu roulant, car il riait en serrant la main de son frère ; son frère, dont l'âme plus mûre se dilatait dans la tendresse et le pardon, le regardait en père, voulant dire : Vous me rendez d'un coup tout le passé que je vous ai fait si beau ! — Et vous me recevez comme la Bible dit que fut reçu l'enfant prodige.

« Pour cette fois, mon frère, interrompit la belle-sœur avec une teinte de tristesse, ce n'est pas nous qui avons tué le veau gras. »

Jean, dont la mémoire était vive comme le cœur, repartit en regardant Félix : « Hélas ! vous en avez beaucoup tué pour moi !

— Mangeons sans compter, mes enfants, dit l'aïeule, nous n'avons pas le temps de prendre des balances. C'est peut-être la dernière surprise que j'ai le bonheur de vous causer. » Et une larme tomba dans son verre qu'elle posa doucement pour se reprendre, tandis que les tendres yeux de ses enfants concentraient sur elle plus de rayons de vie qu'elle n'en pouvait souhaiter, elle, si vieille !

Et bientôt le rire de cette famille monta aux pieds des anges. Les pommes d'api des pauvres furent trouvées délicieuses ; mais, en se réjouissant de ce festin providentiel, il restait à savoir com-

ment il était entré dans la maison, le matin même encore dénuée de tout, même de feu et d'espérance. Père, mère, enfants, furent émerveillés d'entendre le récit qu'en fit Just, échauffé de la gloire d'avoir contribué à l'événement phénoménal.

S'il est permis de reprendre haleine un moment, c'est ici, tandis que la joie est rentrée dans les cœurs simples et généreux, sous le toit du fier et loyal artisan : c'est après que nous avons vu l'avare même, cette passion hideuse et dure, céder à l'ascendant irrésistible de la charité. On ne peut se recueillir devant un spectacle plus sérieux et plus doux ; on ne peut retourner vers une époque plus regrettable que celle où l'on fêlait avec amour le charme divin de la vieillesse et de l'enfance. Dans les temps de respect pour les longues années de vertus, quelles femmes avaient peur de vieillir ? Pas une ; toutes se réfugiaient avec bonheur dans la reconnaissance de leurs enfants et de leurs petits enfants ; toutes entrevoyaient avec une foi religieuse la couronne suspendue sur leur vieillesse la plus courbée. Non, ces mères n'avaient pas peur de devenir moins belles, sûres qu'elles étaient de s'abriter et de s'éteindre dans les bras de leurs enfants pieux.

Qu'il soit salué des mères, le grand peintre de mœurs (1), plus modernes, plus ornées dans nos jours de civilisation et de luxe, mais qui garde au cœur, comme une goutte d'eau vive, le germe natif du saint amour ; qu'il soit loué pour avoir dit : « La femme, que nul homme ne peut voir sans penser à l'enfance ; la femme, quel que soit son âge, m'inspire un respect : jeune, c'est ma sœur ; vieille, c'est ma mère ! »

Retournons un moment vers la maison bruyante au perron doré d'où s'élançait tout à l'heure une musique si perçante.

Ferdinand, après avoir dansé parmi les dames comme un perdu, dormit jusqu'au matin du sommeil du juste.

Mademoiselle Rodolphine Jonckey ayant erré tout le jour dans un carrosse, ensevelie et ennuyée au fond de ses fourrures, ignorant encore l'art de porter des mouches au visage, souffrit beaucoup pour enlever les siennes ; sa peau, très-délicate, fut très-endommagée ; elle pleura de dépit en se couchant.

Agnès, le teint rose comme ses pommes d'api, veilla parmi les grands jusqu'à minuit sur les genoux de son bon oncle Jean, partageant tout avec Just, qui aimait tout.

L'enfant du carrossier, dans le couvent en ruine, le pauvre petit Amé fut aussi très-heureux ; mais, comme il avait le plus souffert, il eut le vrai bonheur des anges, et fut le seul couronné. Après de légères convulsions vers le soir, on n'entendit plus son doux cri monotone : « J'ordonne que je voie ma mère ! » Il fut trouvé silencieux dans le grand lit de cette mère absente, le sourire sur les traits, immobile et calme, tenant encore à deux bras, serrée contre lui, la cage qui avait apaisé son fiévreux caprice. Le premier vœu de l'enfant malade s'était réalisé sans effort ; en rêvant qu'il avait pris les ailes de l'oiseau, il s'était en allé revoir sa mère.

Ainsi s'accomplit, dans cette rue de Flandre, la volonté des innocents.

MME DESBORDES-VALMORE.

EDUCATION.

Emploi de l'Histoire Sainte pour l'Instruction des Enfants.

Il faut tâcher de leur donner plus de goût pour les histoires saintes que pour les autres ; non en leur disant qu'elles sont plus belles, ce qu'ils ne croiraient peut-être pas, mais en leur faisant sentir sans le dire. Faites-leur remarquer combien elles sont importantes, singulières, merveilleuses, pleines de peintures naturelles et d'une noble vivacité. Celles de la création, de la chute d'Adam, du déluge, de la vocation d'Abraham, du sacrifice d'Isaac, des aventures de Joseph, de la naissance et de la fuite de Moïse, ne sont pas seulement propres à réveiller la curiosité des enfants ; mais, en leur découvrant l'origine de la religion, elles en posent les fondements dans leur esprit. Il faut ignorer profondément l'essentiel de la religion, pour ne pas voir qu'elle est toute historique ; c'est par un tissu de faits merveilleux que nous trouvons son établissement, sa perpétuité, et tout ce qui doit nous la faire pratiquer et croire. Il ne faut pas s'imaginer qu'on veuille engager les gens à s'enfoncer dans la science, quand on leur propose toutes ces histoires ; elles sont courtes, variées, propres à plaire aux gens les plus grossiers.

(1) M. de Balzac.